

Traduire la littérature belge francophone¹ :

l'apport de la traductologie féministe



Catherine Gravet
Université de Mons

Résumé :

« La femme est l'avenir de l'homme », chante le poète Jean

1 – Catherine Gravet (éd.), *Traducteurs et traductrices belges. Portraits*, Mons, Université de Mons, coll. « Travaux et documents » n° 1, 2013; Béatrice Costa et Catherine Gravet (éds), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes*, Mons, Université de Mons, Service de Communication écrite, coll. « Travaux et documents » n° 9, 2016; Catherine Gravet, *Tempo di Roma d'Alexis Curvers, un roman de l'immigration? Entre inspiration et traduction*, in M. Lacheny, N. Rentel & S. Schwerter (éds.), *Errances, discordances, divergences?*, Berlin, Peter Lang, 2019, pp. 215–231; Catherine Gravet & Katrien Lievois (éds), *Parallèles, « La littérature francophone belge en traduction »*, vol. 32, n° 1, avril 2020; Catherine Gravet & Katrien Lievois, *La littérature francophone belge en traduction: méthodes, pratiques et histoire*, in *Parallèles*, op. cit., pp. 3–27; Catherine Gravet & Katrien Lievois (éds), *Vous avez dit littérature belge francophone? Le défi de la traduction*, Bruxelles, Peter Lang, 2021; Catherine Gravet (éd.), *Être humain pour traduire*, Mons, éditions universitaires, coll. « Travaux et documents » n° 14, 2023; Catherine Gravet, *Traduction de la littérature belge francophone. La Vraie Vie d'Adeline Dieudonné: Quels choix de traduction, en espagnol et en italien, pour ce texte « féministe »?*, in Mohammed Jadir (éd.), *« Langue, culture et traduction »*, Bruxelles, Peter Lang, 2024, pp. 201–217.

Ferrat. Le féminisme a-t-il sa place en traduction? Les autrices québécoises ont, en tout cas, fait entrer les études de genre dans la traduction et la traductologie, Suzanne de Lotbinière-Harwood en premier lieu, qui affirme que les femmes sont naturellement bilingues parce qu'elles possèdent la langue dominante des hommes¹, font preuve d'une grande créativité quand, suivant un objectif résolument féministe et militant, il s'agit de visibiliser le féminin. Le titre de Nicole Brossard, *Amantes* (1990), traduit par LovHers, ou sa déclaration « Ce soir j'entre dans l'histoire sans relever ma jupe », traduite par David Ellis « this evening I'm entering history without pulling up my skirt » et retraduite très explicitement — certains diront « surtraduite » — par Linda Gaboriau: « this evening I'm entering into the picture without opening my legs² », sont devenus des prototypes qui ouvrent la voie de la traduction féministe. Les stratégies — voire la « politique » — de traduction féministe répertoriées par Luise von Flotow³ sont au nombre de quatre: le supplementing ou textual exhibitionism [exhibitionnisme textuel], le prefacing ou préface, le footnoting ou note de bas de page et le hijacking ou détournement. Comme le souligne Évelyne Voldeng, « D'une façon générale, la traductrice féministe met en relief l'importance du corps en tant que source de nombreuses métaphores sexuelles. Sa traduction concrète, parfois brutale et

1- Suzanne de Lotbinière-Harwood, *Rebelle et infidèle: la traduction comme pratique de réécriture au féminin*, Toronto, Remue-ménage, 1991, p. 13.

2- Extrait de Nicole Brossard, *L'écrivain*, in *La nef des fous*, Montréal, Quinze, 1976, p. 74. *The Sample. A Clash of Symbols*, trad. Linda Gaboriau (Toronto, Coach House Press, 1979). *The Writer*, trad. David Ellis, in « *Exile* », vol. 4, n° 1, 1976, p. 114.

3- Voir entre autres **Luise von Flotow**, *Le féminisme en traduction*, in « *Palimpsestes* », n° 11, 1998, pp. 117-133. Barbara Godard, *Translating (With) the Speculum*, in « *TTR* », vol. 4, n° 2, 1991, pp. 85-121.

colorée de violence de certaines métaphores du corps sexué [...] relève d'une stratégie mise au service de l'idéologie féministe¹. »

Le vaste projet « traduire la littérature belge francophone » s'enrichit déjà de quelques analyses féministes. Comme elle traite de romans écrits par des femmes, belges et francophones, et traduits en allemand et en néerlandais, Marie Fortunati, doctorante, analyse notamment les traductions allemande et néerlandaise des romans (trilogie autobiographique) de Neel Doff (1858–1942), *Jours de famine et de détresse* (1911), *Keetje* (1919) et *Keetje Trottin* (1921). Quant à notre incursion dans les textes en français, italien et espagnol de *La Vraie Vie d'Adeline Dieudonné*², elle nous permet de conclure à la discrétion des stratégies de traduction. Pas de préface ni de note de bas de page et l'expressivité n'est pas toujours conservée, en raison de légères modifications et ajouts.

Rendre visible le féminin en traduction, c'est aussi faire connaître les femmes qui ont traduit et leur rendre hommage au moyen de « portraits », à la manière de ceux que Jean Delisle a recueillis³ en 2002. Nous avons déjà dressé des portraits, plus ou moins élaborés, de traductrices oubliées ou méconnues, des Belges (parfois d'adoption), mais aussi celles qui ont traduit des auteur·es belges. Ces portraits enrichissent sans conteste la traductologie, l'histoire de la traduction,

l'histoire des traducteur·rices puisqu'ils s'efforcent de répondre

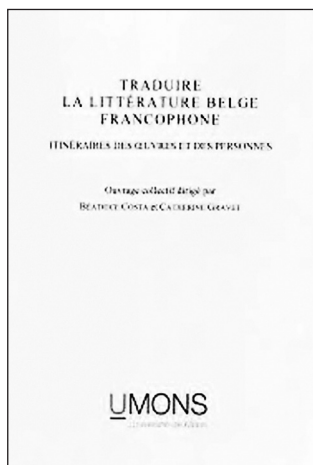
1 – Évelyne Voldeng, *Trans Lata Latus*, in « Room of One's Own », 1984, pp. 82–90. Pdf mis en ligne par York University, sur tessera.journals.yorku.ca. Consulté le 14 juin 2024.

2 – Catherine Gravet, *Traduction de la littérature belge francophone. La Vraie Vie d'Adeline Dieudonné*, article cité.

3 – Jean Delisle (éd.), *Portraits de traducteurs*, Arras, Artois Presses Université, openboek 2020 (1999) et surtout *Portraits de Traductrices*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2002.

Actes du colloque « La traduction et la société de demain »

à de multiples questions: qui traduit quoi, pourquoi, comment, pour quel(s) public(s), dans quelles maisons d'édition, etc.



Pour faire entendre la voix des femmes, nous avons bon espoir de mener à bien un nouveau projet sur un corpus comprenant quatre romans ultra-contemporains de femmes belges, deux en français, Amélie Nothomb, *Ni d'Eve ni d'Adam* (2007) et Barbara Abel, *Derrière la haine* (2007) et leur traduction en néerlandais, par des femmes, respectivement par Marijke Aris et Marieke Haenebalcke; deux en néerlandais, Griet op de Beeck, *Vele hemels boven de zevende* [Bien des ciels au-dessus du septième] (2013) et Lize Spit, *Hel smelt* [Débâcle] (2016), et leur traduction en français, respectivement par Isabelle Rousselin et Emmanuelle Tardif. Les quatre romans ont été adaptés au cinéma, ce qui donne la possibilité d'une comparaison interlinguistique et intersémiotique qui devrait mener à la récolte de données significatives sur l'image, les rôles et les représentations des femmes que les romancières, les traducteur.rices et les cinéastes peuvent donner à lire et à voir.

Mots-clés: littérature belge francophone, romancières, féminisme, traduction littéraire, traductologie, traductrices

**« La femme est l'avenir de l'homme »
chante le poète Jean Ferrat (1975)¹. Mais les
femmes ont-elles leur place en traduction
dans le monde d'aujourd'hui et celui de
demain ?**

1. Histoire des traductrices

Depuis quelques années déjà, la traductologie, plus exactement l'histoire de la traduction et des traducteurs s'intéressent aux ... traductrices et les met à l'honneur. À l'Université de Mons, nous avons publié deux volumes qui contiennent des articles sur des traductrices. En 2013, des portraits de dix traducteurs belges et surtout de cinq traductrices belges, parmi lesquelles Marie Delcourt, Marguerite Yourcenar et Françoise Wuilmart. Nous avons déjà dressé des portraits², plus ou moins élaborés, de traductrices oubliées ou méconnues, des Belges (parfois d'adoption, parfois des écrivaines célèbres), mais aussi des traductrices littéraires qui ont traduit des auteur·es, belges ou autres... En 2023, dans le volume que nous avons intitulé *Être humain pour traduire*, en réaction aux avancées de l'IA, plusieurs collègues ont dressé des portraits de traductrices³. Anne Godartmontre comment son ancienne étudiante, Emmanuèle Sandron, est devenue traductrice littéraire

1 – D'après un vers de Louis Aragon dans *Le fou d'Elsa* (1963).

2 – Voir Catherine Gravet (éd.), *Traducteurs et traductrices belges. Portraits*. Mons, Université de Mons, coll. « Travaux et documents » n° 1, 2013 et Béatrice Costa et Catherine Gravet (éds), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes*, Mons, Université de Mons, Service de Communication écrite, coll. « Travaux et documents » n° 9, 2016.

3 – Catherine Gravet (éd.), *Être humain pour traduire*, Mons, Éditions universitaires, coll. « Travaux et documents » n° 14, 2023.

Actes du colloque « La traduction et la société de demain »

renommée, et quelles sont ses stratégies ; Marie Fortunatidécrit la personnalité, les opinions, les goûts littéraires d'Anna Van Gogh-Kaulbach, écrivaine et traductrice néerlandaise ; Isabelle Piette et Bénédicte Van Gysel nous font découvrir une amie d'André Gide, Augustine de Rothmaler, la traductrice du Prix Nobel danois, Johannes V. Jensen ; Laurence Pieropan s'intéresse aux traductrices de la littérature migrante : Christine Defoin, AndronikiDimitriadou et la MaghrébineTouriyaFili-Tullon ; quant à Catherine Gravet, elle analyse une traduction réalisée par Catherine Ego, professeure de traduction au Canada, qui a retraduit en français le roman de l'Inuit MarkoosiePatsauq, *Le Harpon du chasseur* (2011).L'écrivain avait écrit son récit en inuktitut (en 1969) puis l'avait lui-même traduit en anglais (1970).

Ces travaux nous ont été inspirés par ceux de Jean Delisle¹, professeur émérite à l'Université d'Ottawa. Après avoir édité des *Portraits de traducteurs* (1999),le Canadien a recueilli des *Portraits de Traductrices* (2002). Des portraits, c'est-à-dire des biographies orientées vers la traduction pour décrire la vie de ces traductrices, essayer de comprendre ce qui les a menées à la traduction, répondre aux questions qui se posent au traductologue : comment, pourquoi et que traduisent-elles ? pour quel(s) public(s) ? Dans quel contexte historico-culturel ? Comment traduisent-elles ? Etc. On y découvrirait notamment Irène de Buisseret (1918-1971), surnommée la Comtesse, autrice de manuels pour la traduction français-anglais, d'origine belgo-russe. La première traductrice connue en France, Anne Lefèvre, Madame Dacier (1647-1720), y était mise à l'honneur.

¹-Jean Delisle (éd.), *Portraits de traducteurs*, Arras, Artois Presses Université, openboek 2020 (1999) ; *Portraits de Traductrices*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2002.

Elle qui a traduit du grec ancien vers le français des auteurs illustres comme Homère (l'Illiade et l'Odyssée), Aristophane, Callimaque et surtout Sappho, la sulfureuse poétesse qui vivait sur l'île de Lesbos et chantait son amour pour les femmes, était tombée dans l'oubli. On lui a fait les pires reproches, principalement parce qu'elle était une femme qui avait su être meilleure que les hommes en traduction. Ainsi Montesquieu écrit : « Mme Dacier a joint à tous les défauts d'Homère, tous ceux de son esprit, tous ceux de l'étude et j'ose même dire tous ceux de son sexe... » Et Voltaire : « Qui n'a lu que Madame Dacier n'a point lu Homère ». On va même jusqu'à critiquer son physique : « Mme Dacier n'avait pu mettre l'érudition en honneur parmi les femmes que parce qu'elle avait manqué des grâces de son sexe » — on pensait que si elle était une excellente traductrice, c'est parce qu'elle était... moche ! Ce qui ne l'a pas empêchée de devenir, au XXe siècle, une héroïne de BD, une « wonderwoman ». Rendre visible le féminin en traduction, c'est faire connaître les femmes qui ont traduit et leur rendre hommage au moyen de « portraits », dont l'ouvrage de Delisle nous a fourni des modèles. Ces portraits enrichissent sans conteste la traductologie, l'histoire de la traduction, l'histoire des traducteur·rices et l'histoire des femmes en général puisqu'ils s'efforcent de répondre à de multiples questions : qui traduit quoi, pourquoi, comment, pour quel(s) public(s), dans quelles maisons d'édition, etc. Comme le démontrait Michel Ballard, si la traduction devient une discipline autonome à l'université, c'est parce qu'elle fonde son identité sur la traductologie, c'est parce que les enseignants ont pris « conscience de la nécessité de structurer leur enseignement à l'aide de [...] théorisation », et qu'une des composantes en est « la dimension historique [...] comme antériorité d'une existence, comme fondement de certaines

démarches, enfin comme objet d'étude et comme ouverture¹. »

2. Le féminisme a-t-il sa place en traduction ?

Les autrices québécoises ont, en tout cas, fait entrer les études de genre dans la traduction et la traductologie. Suzanne de Lotbinière-Harwood (née en 1947), en premier lieu, dans son essai bilingue intitulé *Rebelle et infidèle*² (en rébellion contre le discrédit sexiste jeté sur les traductions des XVII^e et XVIII^e siècles) affirme que les femmes sont naturellement bilingues parce qu'elles possèdent la langue dominante des hommes³, et qu'elles font preuve d'une grande créativité quand, suivant un objectif résolument féministe et militant, il s'agit de visibiliser le féminin. Elle écrit : « Comme l'écriture au féminin, dont elle est tributaire, la traduction au féminin se présente comme une activité politique visant à faire apparaître et vivre les femmes dans la langue et dans le monde. » Selon elle, les femmes permettent « de voir et d'articuler des réalités cachées par et dans les mots. »

Nicole Brossard (née à Montréal en 1943), est connue comme militante pour les droits des femmes et écrivaine. Lauréate de plusieurs prix littéraires, elle a vu son œuvre poétique, ses romans et ses essais largement traduits en anglais, puis en espagnol, en allemand, en japonais, en roumain, en italien... La traduction en anglais du titre de son recueil *Amantes* (1990), par le néologisme *LovHers*, ou la retraduction de sa déclaration « Ce

1- Michel Ballard, « Histoire et didactique de la traduction », dans *TTR*, vol. 8, n° 1, 1995, pp. 229-246, p. 230.

2-Suzanne de Lotbinière-Harwood, *Rebelle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin / The body bilingual : translation as re-writing in the feminine*. Toronto, Remue-ménage, 1991.

3- Suzanne de Lotbinière-Harwood, op. cit., p. 13.

soir j'entre dans l'histoire sans relever ma jupe », par « thiseveningI'menteringinto the picturewithoutopeningmy legs¹ » sont devenus des prototypes qui ouvrent la voie de la traduction féministe. David Ellis avait d'abord traduit, sagement : « thiseveningI'menteringhistorywithoutpulling up myskirt ». La retraduction de Linda Gaboriau² est explicite, certains diront que c'est une « surtraduction », mais elle a reçu l'approbation de l'autrice.

Luise von Flotow (née en 1951) est professeure à l'Université d'Ottawa. Sur le site de l'Université, elle énumère ses domaines de prédilection : « Installée à l'Université d'Ottawa dans le domaine que j'aime le plus depuis 1995. Recherche sur le féminisme et la traduction, les questions de genre en traduction, la diplomatie culturelle et la traduction, les intérêts féministes transnationaux en traduction et en traductologie, la traduction audiovisuelle et la production de nombreuses traductions littéraires du français et de l'allemand vers l'anglais. » Les stratégies — voire la « politique » — de traduction féministe répertoriées par Luise von Flotow³ sont au nombre de quatre :

– lesupplementing ou compensation ou textualexhibitionism

1-Extrait de Nicole Brossard, L'écrivain, in *La nef des fous*, Montréal, Quinze, 1976, p. 74. The Sample. A Clash of Symbols, trad. Linda Gaboriau (Toronto, Coach House Press, 1979). The Writer, trad. David Ellis, in « Exile », vol. 4, n° 1, 1976, p. 114.

2- Traductrice littéraire et conseillère dramaturgique américaine, naturalisée canadienne. Dans sa carrière, elle a traduit en anglais environ 125 romans, pièces de théâtre et scénarios québécois. Elle s'est installée à Montréal en 1963 et a poursuivi des études de littérature française à l'Université Mc Gill. Ses traductions ont reçu de nombreuses récompenses.

3- Voir entre autres **Luise von**Flotow, Le féminisme en traduction, in « *Palimpsestes* », n° 11, 1998, pp. 117-133. Barbara Godard, Translating (With) the Speculum, in « *TTR* », vol. 4, n° 2, 1991, pp. 85-121.

[exhibitionnisme textuel],

– leprefacing ou préface,

– lefootnotingou note de bas de page et lehijacking ou détournement.

Comme le souligne Évelyne Voldeng, « D'une façon générale, la traductrice féministe met en relief l'importance du corps en tant que source de nombreuses métaphores sexuelles. Sa traduction concrète, parfois brutale et colorée de violence de certaines métaphores du corps sexué [...] relève d'une stratégie mise au service de l'idéologie féministe¹. »

3. Qu'est-ce qu'une étude de genre en traductologie ?

Camille Janssens (UMONS) a présenté l'exemple suivant. L'Algérienne Assia Djebar est l'autrice d'un roman, *Loin de Médine* paru en 1991. Voici un commentaire recueilli sur Babelio qui dévoile l'intention féministe de celle qu'on considère comme la plus grande romancière maghrébine : « Assia Djebar nous transporte à Médine, à la mort du Prophète. Et c'est des femmes qu'elle nous parle, nombreuses et influentes dans l'entourage du fondateur de l'Islam, où se déchaînent déjà des intrigues et des rivalités de succession. Nous découvrons les figures d'une histoire ignorée, oubliée : reines de tribus, prophétesses, femmes chefs de guerre dans une Arabie en effervescence. Fatima, l'indomptable fille du Prophète, se dresse telle une Antigone arabe, tandis qu'Aïcha, sa jeune veuve, s'installe dans son rôle de "diseuse de mémoire". Bien d'autres encore, femmes

1 – Évelyne Voldeng, Trans *Lata Latus*, in « Room of One's Own », 1984, pp. 82–90. Pdf mis en ligne par York University, sur tessera.journals.yorku.ca. Consulté le 14 juin 2024.

de La Mecque, affranchies, errantes, mêlent leurs voix et se souviennent. » Djebbar veut « restituer aux femmes une place volée ou occultée à la source de l'Islam. » Si l'on examine la traduction anglaise, *Far from Medina*, réalisée par Dorothy Saint Blair (1994), on trouve plusieurs pertes. Bien des expressions au féminin se transforment en masculin (ou neutre) en anglais : « La conteuse », « la chroniqueuse », « la voix de transmetteuses », « devenir transmettrice » se traduisent par « The storyteller », « the chronicler », « transmitters », « to hand on »... Curieusement, le féminin est conservé quand la femme est dépeinte dans une position humble et modeste : « La musulmane repentie » ou « chaque bédouine » sont « The repentant muslimqueen » ou « everybedouinwoman ». L'intention de Djebbar de visibiliser les femmes et leur force est donc gommée dans la traduction anglaise, une traduction féministe l'aurait bien entendu conservée, voire exacerbée. C'est ce que nous montre l'analyse comparative.

4. Traduire la littérature belge francophone

À l'Université de Mons, notre vaste projet « traduire la littérature belge francophone » se développe surtout depuis 2018, avec d'abord un colloque international. Avec Katrien Lievois, de l'Université d'Anvers (Antwerpen, Belgique), nous avons publié deux volumes rassemblant de nombreuses contributions. D'abord dans la revue de l'Université de Genève, *Parallèles*¹, en avril 2020, numéro entièrement consacré à la littérature belge francophone en traduction. Il contient deux études de genre

1-Catherine Gravet & Katrien Lievois (éds), *Parallèles*, « La littérature francophone belge en traduction », vol. 32, n° 1, avril 2020 ; Catherine Gravet & Katrien Lievois, *La littérature francophone belge en traduction : méthodes, pratiques et histoire*, in *Parallèles*, op. cit., pp. 3-27. En ligne sur <https://www.paralleles.unige.ch/fr/tous-les-numeros/numero-32-1/>

Actes du colloque « La traduction et la société de demain »

traductologiques, l'article de Catia Nannoni sur Nicole Malinconi et la traduction en italien de son livre *Hôpital Silence* (Minuit, 1985, rééd. Espace Nord, 2017), et l'article de Kris Peeters sur Escal-Vigor, roman de l'homosexualité écrit par Georges Eekhoud en 1899 et traduit en néerlandais en 2017 ! Dans le second volume, *Vous avez dit littérature belge francophone ?*, publié chez Peter Lang¹ en 2021, on trouve notamment l'article de Claudio Grimaldi sur *Musculatures*, roman de Nathalie Gassel que le site de vente en ligne, Amazon, présente comme le « Manifeste d'un désir autre et fulgurant : l'éros androgyne ». La traduction en italien présente d'étranges omissions portant sur des comparaisons entre le corps de l'athlétique héroïne et celui de Jésus-Christ. Ainsi qu'aux autres articles sur Marguerite Yourcenar, Marie Gevers et Amélie Nothomb, autant de romancières belges francophones, traduites en diverses langues.

Depuis, notre vaste projet « traduire la littérature belge francophone » s'est encore enrichi de quelques analyses traductologiques que l'on peut classer dans les « études de genre » voire dans les « études féministes ». Comme elle traite de romans écrits par des femmes, belges et francophones, et traduits en allemand et en néerlandais, Marie Fortunat analyse notamment les traductions allemande et néerlandaise des romans (trilogie autobiographique) de Neel Doff (1858-1942), *Jours de famine et de détresse* (1911), *Keetje* (1919) et *Keetje Trottin* (1921). Sans vouloir déflorer cette recherche en cours, c'est dans l'adaptation cinématographique du réalisateur néerlandais Paul Verhoeven (né en 1938), *Keetje Tippel* (1975) que l'on trouve la

1-Catherine Gravet & Katrien Lievois (éds), *Vous avez dit littérature belge francophone ? Le défi de la traduction*, Bruxelles, Peter Lang, 2021

stratégie (en traduction intersémiotique et non interlinguistique) la plus violente : dans le texte, le viol de la toute jeune Keetje est seulement suggéré alors qu'il est montré dans toute sa violence au cinéma. Une façon de dénoncer les patrons pédophiles et abuseurs.

Avec son premier roman, *La Vraie Vie* (2018), Adeline Dieudonné a connu un grand succès. Le roman a été traduit très rapidement, notamment en italien et en espagnol. Notre analyse comparative des textes en français, italien et espagnol de *La Vraie Vie* d'Adeline Dieudonné¹ nous permet de conclure à la discrétion des stratégies de traduction : pas de préface ni de note de bas de page et l'expressivité n'est pas toujours conservée, en raison de légères modifications et ajouts. Ainsi la jeune narratrice imagine difficilement comment son frère et elle ont été conçus : « Quelques secousses rapides, brutales, pas très consenties et voilà... » (p. 13). En espagnol : « Unas cuantas embestidas brutales, no demasiado consentidas y venga... » [Quelques attaques brutales, pas trop consenties, et allez²...] (p. 11). En italien : « Qualche scossone rapido, brutale, non troppo consenziente, e festa finita... » [Quelques secousses rapides, brutales, pas trop consentante et fête finie...] (p. 10). Le passage de « consenties » à « consentantes » est une erreur de sens mais le choix de l'expression « fête finie » nous paraît heureux dans ce contexte. La jeune narratrice décrit son père en prédateur, véritable ogre inspirant terreur et mépris : « C'était un homme immense, avec des épaules larges, une carrure d'équarisseur.

1-Catherine Gravet, « Traduction de la littérature belge francophone. *La Vraie Vie* d'Adeline Dieudonné : Quels choix de traduction, en espagnol et en italien, pour ce texte "féministe" ? », in Mohammed Jadir (éd.), *Langue, culture et traduction*, Bruxelles, Peter Lang, 2024, pp. 201-217.

2- Notez les rétrotraductions systématiques, indispensables pour la bonne analyse comparative des textes en langues étrangères.

[...] En dehors de la chasse, mon père avait deux passions dans la vie : la télé et le whisky. Et quand il n'était pas en train de chercher des animaux à tuer aux quatre coins de la planète, il branchait la télé sur des enceintes qui avaient coûté le prix d'une petite voiture, une bouteille de Glenfiddich à la main » (p. 11). Dans l'expression « carrure d'équarrisseur », équarrisseur devient « squartatore » [éventreur] en italien et « leñador » [bûcheron] en espagnol. Un équarrisseur, d'après le TLFi, est celui qui « dépèce et découpe un animal mort (généralement impropre à la consommation) » : l'homme est en effet un cruel chasseur pour qui tout être vivant est une proie. Le bûcheron ne renvoie qu'à l'image d'un homme costaud, bien bâti, plus familièrement bien « baraqué ». L'espagnol dispose de termes comme *carnicero* [boucher], *descuartizador* [éventreur], *desollador* [écorcheur], *destazador* [équarrisseur], *destripador* [éventreur], *matador* [tueur], *deshuesador* [désosseur], etc. parmi lesquels on peut faire un choix plus ajusté, même si l'on considère qu'il vaut mieux garder un certain suspense sur l'épisode où ce père indigne organise une chasse nocturne dont sa fille est l'unique gibier. Et même si l'on veut éviter un rapprochement trop rapide avec Jack l'Éventreur [destripador]. Ensuite, une comparaison vient à la rescousse pour montrer à quel point l'homme est égoïste : les haut-parleurs de sa télévision ont coûté le prix d'une « petite voiture ». L'italien choisit de comparer à « un'utilitaria » [un utilitaire] et l'espagnol à « un coche de gamabaja » [une voiture bas de gamme]. Les connotations sont différentes et, dans les deux traductions, l'image n'atteint pas son but : la « petite voiture » est celle qu'il aurait pu offrir à sa femme ; l'utilitaire lui servirait à lui ; et l'idée que cette voiture serait la moins chère ou ce qu'il y a de moins bien sur le marché n'explicite pas le prix

trop élevé de ces enceintes dont il se réserve l'usage exclusif.

5. Projets

En 2026, nous espérons pouvoir organiser un nouveau colloque international à Mons où il serait question de la réception des traductions dans les pays et cultures d'accueil. Il s'agirait que chaque chercheur, chaque chercheuse se pose la question fondamentale : « que fait la littérature belge francophone (ou la littérature francophone en général) à la littérature nationale que j'étudie ? » Peut-on affirmer que « les traductions font partie d'Èpatrimoine du pays qui les réalise » (YvesChevrel) ? Et si oui, dans quelle mesure ces traductions influencent-elles les auteurs et les autrices ? On ne manquera pas de s'intéresser aux réseaux féminins ou féministes, ce qui devrait permettre de rendre visible le féminin...

Mais pour faire entendre la voix des femmes, nous avons bon espoir de mener à bien un nouveau projet de recherche sur un corpus (national et translinguistique) comprenant quatre romans ultra-contemporains de femmes belges, deux en français, Amélie Nothomb, *Ni d'Eve ni d'Adam* (2007) et Barbara Abel, *Derrière la haine* (2007) et leur traduction en néerlandais, par des femmes, respectivement par Marijke Aris et MariekeHaenebalcke ; deux en néerlandais, *Griet op de Beeck, Velehemelsboven de zevende* [Bien des ciels au-dessus du septième] (2013) et *LizeSpit, Hel smelt*[Débâcle] (2016), et leur traduction en français, respectivement par Isabelle Rousselin et Emmanuelle Tardif. Les quatre romans ont été adaptés au cinéma, ce qui donne la possibilité d'une comparaison interlinguistique et intersémiotique qui devrait mener à la récolte de données significatives sur l'image, les rôles et les représentations des femmes que les romancières et les cinéastes peuvent donner à lire et à voir.

6. Conclusion

Nos projets ne demandent qu'à se développer, ce ne sont pas les idées qui manquent. Ce qui nous manque, c'est du temps pour y travailler, et des chercheurs et chercheuses enthousiastes pour collaborer avec l'équipe montoise. Si l'on excepte les travaux sur les romans policiers de Georges Simenon, nous disposons par exemple de très peu de données sur les traductions de la littérature belge francophone en arabe. Pour ce qui est des romancières, nos recherches reposent sur la conviction que la littérature a le pouvoir de changer le monde de demain et que la traduction d'œuvres de femmes, par des femmes, pour les femmes du monde entier, ne peut qu'amplifier son influence dans le sens du progrès, de l'émancipation et du dialogue démocratique.

Catherine Gravet

Université de Mons